

Le libertaire

Pour l'Administration du "Libertaire" et de la "Revue Anarchiste" s'adresser à SOUSTELLE

Lettre ouverte aux Révolutionnaires

ARMONS-NOUS !

Camarades,

Le temps est révolu où nous pouvions nous contenter de démontrer notre force en des meetings ou en de pacifiques manifestations.

Devant les faits qui sont produits la semaine dernière, toute parole, tout écrit deviennent vains et superflus s'ils ne sont le prélude de l'action.

Quand l'alarme fut donnée, en ces colonnes, contre le fascisme grandissant d'aujourd'hui, on nous taxa de pessimisme et de romantisme.

Et pourtant les faits viennent de nous donner raison plus vite, même, que nous le croyions.

Les voix d'Action Française ont commencé leur offensive — et ils annoncent que ce n'est qu'un simple avertissement.

Aujourd'hui, ils s'en prennent aux hommes de gauche ; ils annoncent que, demain, ils s'attaqueront à tout ce qui se dit révolutionnaire.

Le gouvernement — malgré ses déclarations à la Chambre — soutient et favorise l'entreprise des apaches de Léon Daudet.

Les Unions Civiques n'attendent qu'un signe pour s'allier aux hordes de dévérueurs dans leur besogne de destruction.

Les journaux de droite : de l'Echo de Paris à l'Action Française, en passant par le Figaro et le Gaulois, soutiennent ouvertement, en des articles apologétiques, les attaques royalistes.

Toutes les forces de réaction se groupent autour des petits bandits de la rue de Rome.

Allons-nous, enfin, prendre les mesures nécessaires à anéantir cette bande ?

Entendons-nous bien ! Il ne s'agit pas de prendre parti pour les bourgeois qui furent molestés — car ceux-ci n'ont jamais eu de paroles réprobatoires pour les massacres d'ouvriers par les nids dans les manifestations — mais il nous veulent être au Pouvoir, et par conséquent, ils sont de ceux dont la classe ouvrière doit se méfier.

Il ne s'agit pas, non plus, de soutenir les institutions républicaines — que nous considérons comme un atavisme permanent et monstrueux contre la classe ouvrière.

Il s'agit de démontrer l'existence de nos groupements ; d'empêcher que notre propagande soit rendue impossible ; de défendre nos militants contre les attaques dont les royalistes nous menacent dans leur immonde journal.

Il s'agit de s'opposer à ce que l'idéologie révolutionnaire soit bâtonnée en notre pays.

Et le temps est venu où la réaction réactionnaire contre nous menace de nous anéantir — comme Mussolini a anéanti les révolutionnaires en Italie.

Que devons-nous faire ?

Trois hypothèses d'action se présentent nous :

1^{re} Obliger le gouvernement à saisir contre les camelots du Roy.

Il est inutile de dire que cette méthode ne peut être la notre — car nous l'apprécions et nous l'acceptons, mais nous l'acceptons d'imposture, lorsqu'il se présente représentant le peuple ; nous l'acceptons comme un moyen de trahison, car nous l'acceptons de nos ennemis de classe ; sa politique est une politique d'assassinat ; et nous ne voulons pas, même contre nos ennemis, nous servir de la police, car nous haïssons trop cette éminente insulte pour nous faire, même accidentellement, ses pourvoyeurs ; nous avons trop de mépris pour les magistrats ; pour ne nous laisser livrer un sort, fût-il le plus vil, comme Léon Daudet.

Nous sommes contre toute répression contre tout gouvernement, et, par conséquent, nous denons à n'importe quel Etat le droit de s'ingérer dans nos affaires.

Au surplus, le gouvernement — et c'est ce qui rend la situation particulièrement grave — a pris fait et cause pour les matraqueurs. Le gouvernement, assemblée de cowards, n'a qu'à faire que Daudet désire l'arrestation d'un homme pour que celui-ci se voit enfermé à la Santé.

Cette attaque royaliste fait, même, partie du plan gouvernemental — car Poincaré voit, dans cette offensive, le moyen de se débarrasser de ses adversaires.

Donc, cette première hypothèse doit être écartée.

2^{re} Constituer un bloc de toutes les forces dites de gauche.

Ceci, encore, est impossible.

Nous ne pouvons songer à faire alliance avec les radicaux — qu'ils soient ou non au Pouvoir, les militants ouvriers furent traqués avec la même rigueur que sous Poincaré ; nous ne pouvons, non plus, nous allier avec les SFIO ; car quand trois des leurs furent partie d'un ministère, on emprisonna

HEBDOMADAIRE ANARCHISTE
9, RUE LOUIS-BLANC. — PARIS (10)

Chèque postal : Soustelle 516-67 Paris

ABONNEMENTS

POUR LA FRANCE:	POUR L'EXTRÉMIER:
Un an . . . 10fr.	Un an . . . 15fr.
Six mois . . . 5fr.	Six mois . . . 8fr.

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

Pour la Rédaction du "Libertaire" et de la "Revue Anarchiste" s'adresser à André COLOMER

De l'Antimilitarisme à l'Anarchie

Nous connaissons la collusion chaque jour plus avérée de Poincaré et Daudet. Voici mieux : Millerand, ce président de l'apostasie, le renégat de Saint-Mandé, a adressé la lettre suivante au chef des camelots du roi, Réal des Sarte, qui lui offrait le concours de toutes les forces de l'A. F. : " toutes les fois qu'il irait dans le sens des intérêts de la patrie " : " Le Président de la République "

" 2 janvier 1923.

" Je vous remercie de votre lettre. Elle est celle d'un bon Français qui, non content d'avoir prouvé pendant la guerre comment il comprenait et remplaçait son devoir, continue, la paix venue, à tout subordonner l'amour et l'intérêt de la France.

" Croyez, je vous prie, à mes sentiments les meilleurs.

" Signé : Millerand. »

C'est un constat on ne peut plus caractérisé que Millerand délivre aux camelots du roi ; c'est une approbation de toute leur politique d'assassinats qu'ils annonçaient des octobre 1922. C'est en même temps l'annonce que lui, Millerand, prenait bonne note de cette offre de service et qu'il s'en servirait le cas échéant. Et c'est, aussi, une lettre affectueuse adressée à un chef de camelots du roi.

En bien ! puisque le président de la République ne craint pas de violer la Constitution pour se mettre aux côtés de Daudet ; puisque tout le ministère favorise et encourage les entreprises fascistes ; puisque l'Etat-Major n'est ses armées au service de l'offensive antisoviétique.

Il faut éviter surtout cette faute, mes camarades. Nous sommes pavés par l'expérience, pour savoir ce que valent ces dits comités qui ne tardent pas à devenir des comités d'inaction.

D'ailleurs, les discussions de tendances empêchent de faire un quelconque travail utile par ce moyen.

Il faut unir les révolutionnaires, par une méthode plus efficace que cette union soit vraiment une coordination nationale de tous les exploités unis solidement contre la réaction.

Comme cela, la lutte se dessine nettement. C'est la guerre à mort entre toutes les forces du Passé, toutes les forces mauvaises du Présent criminel contre les forces ouvrières de l'Avenir Humain.

Ce n'est pas une guerre civile que déclanchera le premier attentat fasciste : c'est une révolution !

La lutte de classes atteint là un point

culminant ; de l'issue de cette action dépendra : ou le renforcement du capitalisme, de l'autorité et de l'exploitation de l'homme par l'homme ; ou le triomphe de la Liberté, de l'émancipation totale du prolétariat et la disparition du salariat, de l'Etat, de la guerre.

La réaction est armée : il faut que les forces révolutionnaires le soient aussi.

Aux armes ! camarades, la situation

exige.

Car, quand le combat commencera, nous ne nous contentera pas d'annéantir la réaction, nous en profiterons pour aboyer le régime de bœuf et de sang qui nous opprime.

Ah ! les potentiels veulent nous opprimer davantage ! Ils trouvent que notre sort n'est pas encore assez malheureux ! Ils veulent nous empêcher de propager notre foi en un meilleur Devenir !

Il devra pourtant savoir qu'on ne retourne pas en arrière. L'Humanité poursuit son évolution vers le Bien-Etre, et nous saurons défendre la cause de la révolution.

Si nous ne perdons plus un seul instant ; si nous nous groupons immédiatement ; si nous nous armons suffisamment ; si nous nous assurons de leurs repaires, nous leur ferons voir que le peuple de 89 et de la Commune de ses descendants, et que ceux-ci ne le céderont en rien à leurs devanciers.

Mais il faut nous mettre à la besogne, dès aujourd'hui, car pendant que nous périrons, l'ennemi se groupe, s'arme et se concerte.

La réaction trame son complot dans l'ombre.

Préparons notre défense ! L'heure est à l'action !

Voilà, mes chers camarades, ce que je tenais à vous dire en cette période grave pour les forces de révolution.

Il faut nous armer pour anéantir la réaction, si nous ne voulons pas être écrasés. Question de vie ou de mort. Puisse ma faible voix être entendue !

Louis LOREAL.

La Sante, ce 5 juin 1923.

Bravo, les gars du Bâtiment !

Pour amener à composition la Fédération Unitaire du Bâtiment, qui ne s'incline point sous la férule moscovite et affirme toujours son indépendance, le Parti Communiste met tout en œuvre : les bons comme les pires moyens, les pires surtout.

Le Syndicat Unique du Bâtiment du

FÉDÉRATION DE LA SEINE
PARTI COMMUNISTE (S.F.I.C.)
120, rue Lafayette, Paris.

Camarades,

Vous êtes invités à assister à la réunion des camarades adhérents au Syndicat Unique du Bâtiment, membres du Parti Communiste, qui aura lieu vendredi 1^{er} juin, à 20 heures 30 précises, au siège du Parti.

A l'ordre du jour figure, entre autres question, la tactique à arrêter pour l'assemblée générale du S.U.B., qui doit avoir lieu le dimanche 3 juin, à 9 heures du matin, salle Ferrer, Bourse du Travail.

Un pointage des camarades présents sera fait à l'entrée, c'est vous dire que votre présence est obligatoire.

Fraternelles salutations.

N.B. — La présente convocation est personnelle. Elle sera exigée à l'entrée ainsi que la carte du Parti.

Ainsi, un Monatte, syndiqué à la C.G.T. réformiste, un Tommasi, jadis vidé du secrétariat de l'Union des Syndicats de la Seine, tracèrent, au nom du Parti, aux quelques douzaines d'adhérents du Bâtiment, ayant répondu à leur sommation, la ligne de conduite à observer durant une réunion syndicale.

C'est cela, sans doute, que le jaune Monnousseau appelle le respect de l'autonomie syndicale.

En tout cas, il y eut un beau boucan, au début de l'assemblée générale du

S.U.B. Les gars de la bâti signifient aux bolcheviks qu'ils en avaient assez de leurs agissements, et à une forte majorité, blâmèrent le Parti Communiste de s'être mêlé de ce qui ne le regardait pas. Première tape.

La deuxième fut plus magistralement appliquée encore.

Aux néo-communistes qui s'efforcent d'entrainer le syndicat, pieds et poings liés à Moscou, celui-ci répliqua à leur invitation pressante, et menaçante parfois, par la motion ci-dessous votée à la presse unanimité :

Les adhérents du Syndicat Unique du Bâtiment du département de la Seine, après avoir entendu divers camarades, confirment toute la ligne de conduite syndicale révolutionnaire observée par leur organisation, avant, pendant et après la guerre.

S'affirment partisans d'une Internationale nettement syndicaliste, mais se refusent à toute liaison avec les partis politiques, ce qui serait une cause de déchirure.

Fidèle à l'esprit de Pelloutier, le S.U.B. considère que seul le syndicalisme a des capacités d'action directe, de lutte de classes, et demande à la Fédération du Bâtiment de rester syndicaliste et seulement syndicaliste.

Alors, la déroute des bolcheviks — s'accomplit lamentablement. Et les as de la Commission Syndicale du Parti, qui attendaient dans les couloirs de la Bourse du Travail les résultats de leur essai de subordination, firent un nez long d'une aulne.

Voir en 2^e page

L'appel en faveur de l'Assemblée plénière de la Fédération Anarchiste de la Seine.

Voir en 3^e page

L'article de nos délégués au Comité Central d'Action, article approuvé par le Comité d'Initiative de l.U.A.

notre doctrine communiste condamne la désertion comme maladroit et négative », déclare P. V. Courtaud (Humanité du 18 mars 1923). « Pas à l'armée, conseille-t-on au conscrit — pour être soldat communiste... Soviétis-toi que tu n'appartiens pas à ceux qui n'existent naturellement pas. » Avec le régime du volontariat militaire, la lutte pour la vie se manifestera autrement que par d'artificielles batailles rangées de peuple à peuple. Le caractère des guerres nationales finira par gagner grâce à la diminution progressive du nombre de guerriers.

**

Seulement, ces guerres sont la conséquence fatale et le soutien nécessaire de l'organisation capitaliste des sociétés dites civilisées.

Aux luttes dynastiques et politiques qui succèdent les duels économiques. Comme les conducteurs de races aux époques des grandes émigrations humaines, aujourd'hui les conducteurs de peuples se disputent férolement les richesses du globe. La propriété privée peut que provoquer des conflits entre personnes ; la propriété nationale engendre forcément des heurts entre nations. Il faut des troupes pour conquérir et garder les marchés. Mercure a besoin de l'aide de Mars pour exploiter ses monopoles.

La guerre aussi « assainit » les sociétés. « On croit que les puissants se combattent. Non ! Ils s'entraînent », disait Victor Hugo. La guerre leur permet de dompter la révolte des nefs que l'on écrase dans une seule opération de police à partie double ». Il est si facile de tromper les victimes de cet écrasement réciproque : « Mettez — remarquait Harrington — des petits chiens dans un sac et secouez le sac, tous les chiens se mordent entre eux. Il ne viendra à aucun idée de mordre la main qui les secoue. » Aussi, quand les peuples deviennent trop conscients et dangereux, on se hâte de les abraser par d'illusaires unions sacrées, de les griser par la fumée des victoires à la Pyrrhus.

La guerre, enfin, justifie l'existence de armées indispensables au maintien de l'ordre bourgeois : la caserne est une école de révolution, les régiments permettent de briser les révoltes et les grèves. L'art politique consiste à diviser pour régner, à couper le peuple en deux et à dompter une des moitiés avec l'autre. » (E. Renan : *Caliban*.) Art dangereux, évidemment : « Le régime capitaliste qui s'appuie... sur des effectifs nombreux, bien encadrés, bien équipés, risque de perir par eux. Ce qui fait sa vigueur suprême peut faire sa faiblesse suprême. Il doit trembler devant son armée comme les empereurs romains devant leurs légions ou comme les marchands de Carthage devant leurs cohortes numides. (Paul Louis.) Les maîtres savent fort bien que « les soldats ont un cerveau et qu'il est imprudent de jouer avec le feu ». Mais ils savent aussi que « tout régime oligarchique ne subsiste qu'autant qu'il a la force... », ce qui tire ses possibilités de défense que de son armée ». (Ibid.)

Il se

convaincus que tout homme appartient à lui-même, — vous devez logiquement vous joindre aux libertaires pour lutter contre les deux institutions monstrueuses dont l'Armée n'est que la conséquence et le soutien : le Capitalisme et l'Etat. Vouloir abattre le militarisme tout en respectant les priviléges politiques et économiques individuels et nationaux qui subsistent derrière — est un rêve de fou. L'antimilitarisme rationnel conduit nécessairement à l'anarchisme. La lèpre des grands meurtres collectifs ne peut être guérie que par le communisme libertaire. Par lui seulement, le monde, sans être un Eden, peut ressembler davantage à ce bienheureux royaume de Tryphème « où l'on ne répandait pas d'autre sang que celui des vierges et celui des petits poulets... »

J. GALY.

Ce n'est pas vrai !

La Vie Ouvrière, qui paraîtra sur 6 pages à partir du mois de juillet, nous annonce, en outre, que ses dettes — passablement élevées — sont éteintes grâce à ses souscriptions.

La Vie Ouvrière met évidemment.

Ici nous savons ce qu'est la vie d'un hebdomadaire. Combien il est difficile de boucler le budget d'un organisme comme le nôtre. Et nous affirmons que si la Vie Ouvrière a pu payer ses dettes ce n'est pas avec le montant des souscriptions annoncées dans ses colonnes.

Avec quel argent donc ?

La question est posée et la Vie Ouvrière ne l'éludera point.

Le Parti communiste et la grève électorale

Dans son éditorial du 5 mai 1923, l'Ordre Communiste (hebdomadaire officiel des Fédérations communistes du Midi) livre aux méditations de ses lecteurs des très curieuses remarques sur la pourriture parlementaire : « Dira-t-on que la présence de communistes à la Chambre est nécessaire, que leurs interventions à la tribune, si elles n'ont pas d'influence sur les votes, sont cependant un moyen de propagande ? Mais la voix de nos camarades ne parvient pas jusqu'aux masses populaires. Combien de travailleurs ont le loisir de lire le Journal officiel ? Ils lisent les feuilles bourgeois — alors que cette dispute n'est qu'un désaccord commercial. Alors que cette même dispute de rupture entre l'Angleterre et la Russie ne prouve que de l' exigence des deux parties. »

« Ainsi, la C. E. Confédérée considère que la défense de la Russie des Soviets constitue la tâche la plus importante à accomplir. »

Elle prend parti dans la dispute anglo-russe — alors que cette dispute n'est qu'un désaccord commercial. Alors que cette même dispute de rupture entre l'Angleterre et la Russie ne prouve que de l' exigence des deux parties.

« Mais on nous leaders y confondre se foute de nous, c'est lorsqu'ils veulent nous faire croire que l'occupation de la Ruhr est dirigée contre... les Soviets. »

« Nous sommes... et nous l'avons montré — contre cette entreprise criminelle — mais c'est pour d'autres raisons que cela. »

« Et la Russie, que je sache, n'a aucune parenté avec la Ruhr, et si n'est le mariage de Tchitchérine avec la fille de feu Ratahnen. »

« Mais je ne pense tout de même pas que ce sont les dividendes des actions de Tchitchérine que la C.G.T.U. veut confondre avec la Révolution russe. »



La décadence de la C. G. T. U.

La C. E. de la C. G. T. U., à la réunion du 29 mai, a adopté une résolution grâce à laquelle est confirmée — si tout ce qu'il se trouvait encore quelqu'un pour en douter — la vassalité de notre organisation syndicale à la comarille de Moscou. Prenons cette résolution publiée par l'Humanité du 2 juin, et nous lisons les phrases suivantes :

RESOLUTION

La C. E. de la C. G. T. U., appelée à examiner la situation internationale créée par l'attitude belliqueuse de l'Angleterre à l'égard de la Russie des Soviets, estime que les menaces de guerre se précisant de plus en plus, elles doivent prendre la première place dans les préoccupations actuelles du mouvement ouvrier.

Alors l'application de la Russie du guerrier français constitue la première manifestation impérialiste des gouvernements de l'Entente dont l'attaque dirigée contre la République des Soviets est le prolongement caractéristique.

Ainsi, la C. E. Confédérée considère que la défense de la Russie des Soviets constitue la tâche la plus importante à accomplir.

Elle prend parti dans la dispute anglo-russe — alors que cette dispute n'est qu'un désaccord commercial. Alors que cette même dispute de rupture entre l'Angleterre et la Russie ne prouve que de l' exigence des deux parties.

Ce sont aux commerçants qui cherchent à se rouler mutuellement et le prolétariat qui souhaitent enfin être mêlé à ces combinaisons malodorantes — comme tout ce qui est affaire d'argent.

Mais on nous leaders y confondre se foute de nous, c'est lorsqu'ils veulent nous faire croire que l'occupation de la Ruhr est dirigée contre... les Soviets. Nous sommes... et nous l'avons montré — contre cette entreprise criminelle — mais c'est pour d'autres raisons que cela.

Et la Russie, que je sache, n'a aucune parenté avec la Ruhr, et si n'est le mariage de Tchitchérine avec la fille de feu Ratahnen.

Mais je ne pense tout de même pas que ce sont les dividendes des actions de Tchitchérine que la C.G.T.U. veut confondre avec la Révolution russe.

Sur l'histoire se renouvelle.

Mais où la C. E. va diablement fort, dans sa hâte à se faire la fille soumise de Moscou, c'est dans le paragraphe suivant, de la même résolution du 29 mai :

La C. E. estime que tous les moyens doivent être envisagés d'une part pour combattre les dangers de guerre en général, et d'autre part pour soutenir sans réserves la Russie des Soviets, pivot de tout le mouvement mondial contre toute coalition armée des gouvernements capitalistes quels qu'ils soient.

Nous avons discuté Jouhaux et Cie quand ils menaient le syndicalisme dans la voie de la Défense Nationale ; nous sommes sortis de la C.G.T. d'Amsterdam, ce n'est pas pour recommencer les mêmes errements.

Or, ce paragraphe est un plaidoyer en faveur de cette même défense nationale que sont les dividendes des actions de Tchitchérine que la C.G.T.U. veut confondre avec la Révolution russe.

Le C. E. estime que tous les moyens doivent être envisagés d'une part pour combattre les dangers de guerre en général, et d'autre part pour soutenir sans réserves la Russie des Soviets, pivot de tout le mouvement mondial contre toute coalition armée des gouvernements capitalistes quels qu'ils soient.

Mais, depuis longtemps, nous savons que nous nous en tenir sur la bonne foi des communistes.

Ils ne font que hâter un rapprochement en vue des prochaines élections.

Et vous verrez qu'à la veille de celles-ci, il y aura un ordre de Moscou enjoignant au Parti Communiste d'adhérer au Bloc des Gauches.

Le fait s'est d'ailleurs produit pour le front unique dont nos communistes français avaient dit pire que pendre, et qu'ils préconisèrent deux mois après l'avoir siégé comme une « manœuvre des petits Etats. »

Le prolétariat est exploité en Russie comme partout ailleurs — la N.E.P. ayant rétabli définitivement le capitalisme en Russie, et, par conséquent, il ne saurait être question de défendre le gouvernement russe contre un autre gouvernement.

Le syndicalisme est fait pour défendre les exploités et nous disons aux délégués de la C. G. T. U. qu'ils trahissent le syndicalisme en lui faisant servir les buts des gouvernements, de quelque étiquette ceux qui soient parés.

Le syndicalisme travaille à l'abolition de toute exploitation de l'homme par l'homme ; il faudrait voir à ne pas l'oublier, Messieurs les stédies de Moscou !

Courage communiste.

On sait que nos bouillants bolcheviks français sont pleins d'un noble courage.

Nous en éumes la prudence lors de la manifestation pour Zacco et Vanzetti en novembre 1921.

Nous en avons une nouvelle confirmation par la séance de vendredi dernier à la Chambre.

On sait que Daudet injurie tous les jours les communistes, ainsi d'ailleurs que tous ceux qui ne sont pas ses domestiques.

Nous nous étonnons que jamais un député communiste n'a profité de sa présence à la Chambre pour donner au Bouffon du Roy la voile qu'il a tant méritée.

Or, après une séance au cours de laquelle Daudet fut malmené par tous, et dans laquelle le monceau d'immondices de la rue de Rome déglutina sur les communautés, voici ce que l'Humanité nous narre :

Et Tout-d'une-Oie nous dit encore :

Oui, la société qui recourt à la guerre est condamnée sans équivoque. Mais cette sentence de l'Humanité nous disait une fois prononcée, il ne saurait être démentie. Et c'est à quoi dans tous les pays, s'emploie sans défaillance l'interprétation de nos organisations, c'est nous-mêmes qui nous défendrons contre ces fanfroches et ces pantins.

Comme Daudet se met à hurler, Veillant-Couturier ajoute : « Vous entendez, Daudet, pour une, la gueule tout entière ! »

Et face à la droite notre ami leur lance : « Vous ne nous attaquez pas, nous, parce que nous sommes vénérables et nous offrons tout. »

« Nous ne nous attaquerons pas, nous, parce que nous sommes vénérables et nous offrons tout. »

« Nous nous étonnons que, dans une crise aussi grave, tout le monde se batte pour une chose aussi futile que l'Humanité nous narre : »

Et Daudet fut malmené par tous, et dans laquelle le monceau d'immondices de la rue de Rome déglutina sur les communautés, voici ce que l'Humanité nous narre :

Et Tout-d'une-Oie nous dit encore :

Oui, la société qui recourt à la guerre est condamnée sans équivoque. Mais cette sentence de l'Humanité nous disait une fois prononcée, il ne saurait être démentie. Et c'est à quoi dans tous les pays, s'emploie sans défaillance l'interprétation de nos organisations, c'est nous-mêmes qui nous défendrons contre ces fanfroches et ces pantins.

Comme Daudet se met à hurler, Veillant-Couturier ajoute : « Vous entendez, Daudet, pour une, la gueule tout entière ! »

Et face à la droite notre ami leur lance : « Vous ne nous attaquerons pas, nous, parce que nous sommes vénérables et nous offrons tout. »

« Nous ne nous attaquerons pas, nous, parce que nous sommes vénérables et nous offrons tout. »

« Nous nous étonnons que, dans une crise aussi grave, tout le monde se batte pour une chose aussi futile que l'Humanité nous narre : »

Et Daudet fut malmené par tous, et dans laquelle le monceau d'immondices de la rue de Rome déglutina sur les communautés, voici ce que l'Humanité nous narre :

Et Tout-d'une-Oie nous dit encore :

Oui, la société qui recourt à la guerre est condamnée sans équivoque. Mais cette sentence de l'Humanité nous disait une fois prononcée, il ne saurait être démentie. Et c'est à quoi dans tous les pays, s'emploie sans défaillance l'interprétation de nos organisations, c'est nous-mêmes qui nous défendrons contre ces fanfroches et ces pantins.

Comme Daudet se met à hurler, Veillant-Couturier ajoute : « Vous entendez, Daudet, pour une, la gueule tout entière ! »

Et face à la droite notre ami leur lance : « Vous ne nous attaquerons pas, nous, parce que nous sommes vénérables et nous offrons tout. »

« Nous ne nous attaquerons pas, nous, parce que nous sommes vénérables et nous offrons tout. »

« Nous nous étonnons que, dans une crise aussi grave, tout le monde se batte pour une chose aussi futile que l'Humanité nous narre : »

Et Daudet fut malmené par tous, et dans laquelle le monceau d'immondices de la rue de Rome déglutina sur les communautés, voici ce que l'Humanité nous narre :

Et Tout-d'une-Oie nous dit encore :

Oui, la société qui recourt à la guerre est condamnée sans équivoque. Mais cette sentence de l'Humanité nous disait une fois prononcée, il ne saurait être démentie. Et c'est à quoi dans tous les pays, s'emploie sans défaillance l'interprétation de nos organisations, c'est nous-mêmes qui nous défendrons contre ces fanfroches et ces pantins.

Comme Daudet se met à hurler, Veillant-Couturier ajoute : « Vous entendez, Daudet, pour une, la gueule tout entière ! »

Et face à la droite notre ami leur lance : « Vous ne nous attaquerons pas, nous, parce que nous sommes vénérables et nous offrons tout. »

« Nous ne nous attaquerons pas, nous, parce que nous sommes vénérables et nous offrons tout. »

« Nous nous étonnons que, dans une crise aussi grave, tout le monde se batte pour une chose aussi futile que l'Humanité nous narre : »

Et Daudet fut malmené par tous, et dans laquelle le monceau d'immondices de la rue de Rome déglutina sur les communautés, voici ce que l'Humanité nous narre :

Et Tout-d'une-Oie nous dit encore :

Oui, la société qui recourt à la guerre est condamnée sans équivoque. Mais cette sentence de l'Humanité nous disait une fois prononcée, il ne saurait être démentie. Et c'est à quoi dans tous les pays, s'emploie sans défaillance l'interprétation de nos organisations, c'est nous-mêmes qui nous défendrons contre ces fanfroches et ces pantins.

Comme Daudet se met à hurler, Veillant-Couturier ajoute : « Vous entendez, Daudet, pour une, la gueule tout entière ! »

Et face à la droite notre ami leur lance : « Vous ne nous attaquerons pas, nous, parce que nous sommes vénérables et nous offrons tout. »

« Nous ne nous attaquerons pas, nous, parce que nous sommes vénérables et nous offrons tout. »

« Nous nous étonnons que, dans une crise aussi grave, tout le monde se batte pour une chose aussi futile que l'Humanité nous narre : »

Et Daudet fut malmené par tous, et dans laquelle le monceau d'immondices de la rue de Rome déglutina sur les communautés, voici ce que l'Humanité nous narre :

Et Tout-d'une-Oie nous dit encore :

Oui, la société qui recourt à la guerre est condamnée sans équivoque. Mais cette sentence de l'Humanité nous disait une fois prononcée, il ne saurait être démentie. Et c'est à quoi dans tous les pays, s'emploie sans défaillance l'interprétation de nos organisations, c'est nous-mêmes qui nous défendrons contre ces fanfroches et ces pantins.

Comme Daudet se met à hurler, Veillant-Couturier ajoute : « Vous entendez, Daudet, pour une, la gueule tout entière ! »

Et face à la droite notre ami leur lance : « Vous ne nous attaquerons pas, nous, parce que nous sommes vénérables et nous offrons tout. »

« Nous ne nous attaquerons pas, nous, parce que nous sommes vénérables et nous offrons tout. »

« Nous nous étonnons que, dans une crise aussi grave, tout le monde se batte pour une chose aussi futile que l'Humanité nous narre : »

Et Daudet fut malmené par tous, et dans laquelle le monceau d'immondices de la rue de Rome déglutina sur les communautés, voici ce que l'Humanité nous narre :

Et Tout-d'une-Oie nous dit encore :

Oui, la société qui recourt à la guerre est condamnée sans équivoque. Mais cette sentence de l'Humanité nous disait une fois prononcée, il ne saurait être démentie. Et c'est à quoi dans tous les pays, s'emploie sans défaillance l'interprétation de nos organisations, c'est nous-mêmes qui nous défendrons contre ces fanfroches et ces pantins.

Comme Daudet se met à hurler, Veillant-Couturier ajoute : « Vous entendez, Daudet, pour une, la gueule tout entière ! »

Et face à la droite notre ami leur lance : « Vous ne nous attaquerons pas, nous, parce que nous sommes vénérables et nous offrons tout. »

« Nous ne nous attaquerons pas, nous, parce que nous sommes vénérables et nous offrons tout. »

« Nous nous étonnons que, dans une crise aussi grave, tout le monde se batte pour une chose aussi futile que l'Humanité nous narre : »

Et Daudet fut malmené par tous, et dans laquelle le monceau d'immondices de la rue de Rome déglutina sur les communautés, voici ce que l'Humanité nous narre :

Et Tout-d'une-Oie nous dit encore :

Oui, la société qui recourt à la guerre est condamnée sans équivoque. Mais cette sentence de l'Humanité nous disait une fois prononcée, il ne saurait être démentie. Et c'est à quoi dans tous les pays, s'emploie sans défaillance l'interprétation de nos organisations, c'est nous-mêmes qui nous défendrons contre ces fanfroches et ces pantins.

Pauvre Jaurès !

Le dimanche 3 juin, la petite ville de Carmaux a été le théâtre d'une manifestation qui aurait pu et aurait dû être magnifique. Il n'en a rien été ; et, si je crois que les morts sont en état de s'intéresser à ce qui se passe dans le monde des vivants, je déclarerais, sans crainte de me tromper, que cette cérémonie fut faite pour attrister et humilier celui qu'elle avait pour but d'apothéosier.

On croit honorer Jaurès en disant que, par ses exceptionnelles facultés, sa vaste culture et sa prestige éloquence, il s'élevait bien au-dessus des classes et des partis.

C'est Herriot, chef du parti radical ; c'est Boncour, chef du parti socialiste ; c'est Cachin, chef du parti communiste ; c'est Jouroux, chef du syndicalisme réformiste tombé au rang d'un parti : ce sont tous ces discoureurs qui, sous la forme qui convient à chacun d'eux, expriment cette idée.

J'ouvre une parenthèse : ce langage confond implicitement l'avenir de la patrie estimé en laquelle ces citoyens tiennent tous les partis — et, conséquemment ceux qu'ils dirigent eux-mêmes — puisqu'ils considèrent que planer au-dessus, est le fait d'un homme vraiment supérieur. Je ferme la parenthèse.

Pauvre Jaurès ! Sébastien FAURE.

UNION ANARCHISTE En Seine-et-Oise

Dimanche 10 juin, à 9 h. 30 du matin, salle Patin, 110, Grande-Rue, à Chaville,

Grande réunion publique et contradictoire

sur : Ce que veulent les Anarchistes

Orateurs : FERANDEL, LE MEILLOUR.

LES FUYARDS !...

C'était à l'approche de l'« ennemi », la

faute éprouvée des Riches sur Bordeaux.

Ces gens ne cessaient de harceler les soldats de questions. Depuis plusieurs jours, pour laisser la voie libre aux trains militaires, on les avait tribulés dans tant de directions imprévues, qu'ils vivaient dans l'inquiétude constante qu'un oublie ou une erreur d'aiguillage ne les envoyait par malentendu du côté du front.

Bordeaux ! Bordeaux ! Ils ne songeaient plus qu'à cela, et pensaient n'y arriver jamais.

Bordeaux ! le paradis terrestre de la guerre, le lieu d'asile où depuis des semaines, se pavisaient des groupes de prisonniers allemands, s'occupant à des corvées dans les gares, sous la garde de territoriaux paternels, il venait aux fuyards des envies terribles de crier :

— Mais tuez-les ! Tuez-les donc !

Les hommes, s'ils n'étaient pas d'une

mauvaise volonté, de cholériques agonisants, présenteraient d'ignobles faces de porcs mal-sains.

C'était aussi un doux régal que de se re

rester à la vue de leurs dignes épouses. Ces belles madames, les premiers jours de la mobilisation, vêtues de noir, avaient pour sui

re la mode, parades dans leurs salons à l'heure du thé patriote.

— Mais tuez-les ! Tuez-les donc !

Les hommes, s'ils n'étaient pas d'une

mauvaise volonté, de cholériques agonisants, présenteraient d'ignobles faces de porcs mal-sains.

C'était aussi un doux régal que de se re

rester à la vue de leurs dignes épouses. Ces belles madames, les premiers jours de la

mobilisation, vêtues de noir, avaient pour sui

re la mode, parades dans leurs salons à l'heure du thé patriote.

— Mais tuez-les ! Tuez-les donc !

Les hommes, s'ils n'étaient pas d'une

mauvaise volonté, de cholériques agonisants, présenteraient d'ignobles faces de porcs mal-sains.

C'était aussi un doux régal que de se re

rester à la vue de leurs dignes épouses. Ces belles madames, les premiers jours de la

mobilisation, vêtues de noir, avaient pour sui

re la mode, parades dans leurs salons à l'heure du thé patriote.

— Mais tuez-les ! Tuez-les donc !

Les hommes, s'ils n'étaient pas d'une

mauvaise volonté, de cholériques agonisants, présenteraient d'ignobles faces de porcs mal-sains.

C'était aussi un doux régal que de se re

rester à la vue de leurs dignes épouses. Ces belles madames, les premiers jours de la

mobilisation, vêtues de noir, avaient pour sui

re la mode, parades dans leurs salons à l'heure du thé patriote.

— Mais tuez-les ! Tuez-les donc !

Les hommes, s'ils n'étaient pas d'une

mauvaise volonté, de cholériques agonisants, présenteraient d'ignobles faces de porcs mal-sains.

C'était aussi un doux régal que de se re

rester à la vue de leurs dignes épouses. Ces belles madames, les premiers jours de la

mobilisation, vêtues de noir, avaient pour sui

re la mode, parades dans leurs salons à l'heure du thé patriote.

— Mais tuez-les ! Tuez-les donc !

Les hommes, s'ils n'étaient pas d'une

mauvaise volonté, de cholériques agonisants, présenteraient d'ignobles faces de porcs mal-sains.

C'était aussi un doux régal que de se re

rester à la vue de leurs dignes épouses. Ces belles madames, les premiers jours de la

mobilisation, vêtues de noir, avaient pour sui

re la mode, parades dans leurs salons à l'heure du thé patriote.

— Mais tuez-les ! Tuez-les donc !

Les hommes, s'ils n'étaient pas d'une

mauvaise volonté, de cholériques agonisants, présenteraient d'ignobles faces de porcs mal-sains.

C'était aussi un doux régal que de se re

rester à la vue de leurs dignes épouses. Ces belles madames, les premiers jours de la

mobilisation, vêtues de noir, avaient pour sui

re la mode, parades dans leurs salons à l'heure du thé patriote.

— Mais tuez-les ! Tuez-les donc !

Les hommes, s'ils n'étaient pas d'une

mauvaise volonté, de cholériques agonisants, présenteraient d'ignobles faces de porcs mal-sains.

C'était aussi un doux régal que de se re

rester à la vue de leurs dignes épouses. Ces belles madames, les premiers jours de la

mobilisation, vêtues de noir, avaient pour sui

re la mode, parades dans leurs salons à l'heure du thé patriote.

— Mais tuez-les ! Tuez-les donc !

Les hommes, s'ils n'étaient pas d'une

mauvaise volonté, de cholériques agonisants, présenteraient d'ignobles faces de porcs mal-sains.

C'était aussi un doux régal que de se re

rester à la vue de leurs dignes épouses. Ces belles madames, les premiers jours de la

mobilisation, vêtues de noir, avaient pour sui

re la mode, parades dans leurs salons à l'heure du thé patriote.

— Mais tuez-les ! Tuez-les donc !

Les hommes, s'ils n'étaient pas d'une

mauvaise volonté, de cholériques agonisants, présenteraient d'ignobles faces de porcs mal-sains.

C'était aussi un doux régal que de se re

rester à la vue de leurs dignes épouses. Ces belles madames, les premiers jours de la

mobilisation, vêtues de noir, avaient pour sui

re la mode, parades dans leurs salons à l'heure du thé patriote.

— Mais tuez-les ! Tuez-les donc !

Les hommes, s'ils n'étaient pas d'une

mauvaise volonté, de cholériques agonisants, présenteraient d'ignobles faces de porcs mal-sains.

C'était aussi un doux régal que de se re

rester à la vue de leurs dignes épouses. Ces belles madames, les premiers jours de la

mobilisation, vêtues de noir, avaient pour sui

re la mode, parades dans leurs salons à l'heure du thé patriote.

— Mais tuez-les ! Tuez-les donc !

Les hommes, s'ils n'étaient pas d'une

mauvaise volonté, de cholériques agonisants, présenteraient d'ignobles faces de porcs mal-sains.

C'était aussi un doux régal que de se re

rester à la vue de leurs dignes épouses. Ces belles madames, les premiers jours de la

mobilisation, vêtues de noir, avaient pour sui

re la mode, parades dans leurs salons à l'heure du thé patriote.

— Mais tuez-les ! Tuez-les donc !

Les hommes, s'ils n'étaient pas d'une

mauvaise volonté, de cholériques agonisants, présenteraient d'ignobles faces de porcs mal-sains.

C'était aussi un doux régal que de se re

rester à la vue de leurs dignes épouses. Ces belles madames, les premiers jours de la

mobilisation, vêtues de noir, avaient pour sui

re la mode, parades dans leurs salons à l'heure du thé patriote.

— Mais tuez-les ! Tuez-les donc !

Les hommes, s'ils n'étaient pas d'une

mauvaise volonté, de cholériques agonisants, présenteraient d'ignobles faces de porcs mal-sains.

C'était aussi un doux régal que de se re

rester à la vue de leurs dignes épouses. Ces belles madames, les premiers jours de la

mobilisation, vêtues de noir, avaient pour sui

re la mode, parades dans leurs salons à l'heure du thé patriote.

— Mais tuez-les ! Tuez-les donc !

Les hommes, s'ils n'étaient pas d'une

mauvaise volonté, de cholériques agonisants, présenteraient d'ignobles faces de porcs mal-sains.

C'était aussi un doux régal que de se re

rester à la vue de leurs dignes épouses. Ces belles madames, les premiers jours de la

mobilisation, vêtues de noir, avaient pour sui

re la mode, parades dans leurs salons à l'heure du thé patriote.

— Mais tuez-les ! Tuez-les donc !

Les hommes, s'ils n'étaient pas d'une

mauvaise volonté, de cholériques agonisants, présenteraient d'ignobles faces de porcs mal-sains.

C'était aussi un doux régal que de se re

rester à la vue de leurs dignes épouses. Ces belles madames, les premiers jours de la

mobilisation, vêtues de noir, avaient pour sui

re la mode, parades dans leurs salons à l'heure du thé patriote.

— Mais tuez-les ! Tuez-les donc !

Les hommes, s'ils n'étaient pas d'une

mauvaise volonté, de cholériques agonisants, présenteraient d'ignobles faces de porcs mal-sains.

C'était aussi un doux régal que de se re

rester à la vue de leurs dignes épouses. Ces belles madames, les premiers jours de la

mobilisation, vêtues de noir, avaient pour sui

re la mode, parades dans leurs salons à l'heure du thé patriote.

— Mais tuez-les ! Tuez-les donc !

Les hommes, s'ils n'étaient pas d'une

mauvaise volonté, de cholériques agonisants, présenteraient d'ignobles faces de porcs mal-sains.

C'était aussi un doux régal que de se re

rester à la vue de leurs dignes épouses. Ces belles madames, les premiers jours de la

mobilisation, vêtues de noir, avaient pour sui

re la mode, parades dans leurs salons à l'heure du thé patriote.

— Mais tuez-les ! Tuez-les donc !

